



Lukas Hartmann

*A ma fille
Anna Katharina*

Anna annA

Traduit de l'allemand
par Génia Catala

LA JOIE DE LIRE

Chapitre 1

Le livre vert

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Cette histoire se passe dans les années 80 où les enfants ne savaient pas encore ce que c'était qu'un photocopieur...

Anna était hors d'elle.

M. Gontrand venait à nouveau de lui donner une punition. Juste parce c'était la troisième fois qu'elle oubliait son livre de lecture à la maison. Un livre avec une couverture verte qui, lorsqu'on le posait entrouvert sur le sol, se transformait en un petit tunnel que la famille Zygomar pouvait traverser. Presque chaque soir, Anna jouait avec ces personnages qu'elle avait fabriqués avec des morceaux de bois et des restes de tissu.

La voie ferrée commençait près de la commode, c'est-à-dire à la gare de Madagascar, elle s'élançait à travers le tapis, contournait les pieds de la table et se terminait dans la forêt vierge, sous la fenêtre, où le lierre grimpant et les feuilles du palmier donnaient un peu de fraîcheur. M. Zygomar était en nage et ses six enfants lui essuyaient le front avec un mouchoir rouge. Quand le train traversait le tunnel, les enfants, serrés les uns contre les autres, criaient de peur et M. Zygomar les tranquillisait de sa voix apaisante.

Le livre de lecture était donc indispensable à la famille Zygomar quand elle était en voyage. Et comme M. Zygomar d'une part était prédicateur et de l'autre chassait les animaux, ça arrivait souvent. Chaque matin, Anna s'efforçait de penser à remettre le livre dans son cartable mais parfois, trop fatiguée, bêtement elle oubliait.

Malheureusement, M. Gontrand tenait à ses principes. Pour que ses élèves apprennent à se souvenir de ce qui importait à l'école, il avait collé au mur la liste de leurs noms. Quand on oubliait quelque chose, on recevait un mauvais point et, à trois mauvais points, on avait une punition. Cela faisait maintenant quatre fois qu'Anna avait trois mauvais points. Toujours à cause de ce fichu livre de lecture ! Elle se vit de nouveau planchant une demi-heure sur un exercice de vocabulaire.

Il fallait absolument que ces oublis cessent ! Mais comment ? Elle avait déjà essayé trente-six combines. Le nœud à son mouchoir n'avait servi à rien, puisque tôt le matin elle n'avait pas besoin de se moucher. La note posée sur son bureau, même écrite au stylo rouge, elle ne la voyait pas. Et sa mère ? Elle quittait la maison un quart d'heure avant elle. De toute façon, elle était d'avis – un avis que partageait M. Gontrand – qu'une

fillette de dix ans pouvait parfaitement prendre soin de ses affaires. Quant à son père, il vivait depuis trois ans dans une autre ville. Pas question de compter sur lui. Le plus simple aurait été de ranger le livre de lecture dans son cartable la veille au soir, avant d'aller se coucher. Mais c'était impossible : le plus jeune enfant Zygomar n'arrivait pas à s'endormir si on changeait quelque chose autour de lui ; de plus il avait parfois envie de dormir à la belle étoile, et le tunnel devenait alors une tente – il était encore moins question de le ranger.

Il me faut un deuxième livre de lecture, se dit Anna ; l'un resterait à l'école et l'autre, dans ma chambre ! Mais comment faire pour en avoir un second ? Pouvait-elle l'acheter ? Les livres étaient chers, son argent de poche y suffirait-il ? D'ailleurs où achetait-on les livres de lecture ? Dans les kiosques, il n'y avait que des romans policiers rouges ou noirs et, à la librairie où elle se rendait parfois avec sa mère, elle n'avait jamais vu de livre d'école.

Ce jour-là, Anna était restée la dernière en classe. Elle était seule. M. Gontrand, qui lui avait expliqué sa punition, était déjà parti. Il aurait sûrement su où on pouvait acheter des livres de lecture. Mais quand elle

voulait lui poser une question, Anna ne trouvait plus ses mots. De toute façon elle n'aurait pas pu lui avouer la vérité. Si elle racontait à quelqu'un qu'elle partageait sa chambre avec la famille Zygomar, celle-ci mourrait ou disparaîtrait instantanément. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais elle en était sûre.

Pourtant il devait bien y avoir quelques livres de lecture en trop quelque part. Peut-être dans l'armoire de la classe ? Deux semaines auparavant, Daniel avait déménagé et avait laissé tous ses livres. Pouvait-on parler de vol, si elle prenait quelque chose qui ne servait à rien ? Anna tendit l'oreille. On entendait quelqu'un chanter à l'étage au-dessus. Elle se glissa jusqu'à l'armoire et tenta de l'ouvrir. Il n'y avait pas de clé. Elle secoua la porte sans succès. Elle entendit alors des pas se rapprocher dans le couloir. Elle courut à sa place. Au même instant, M. Colluchon, le concierge, entra dans la classe. C'était un homme assez gros, avec une moustache maigrichonne, et on ne savait jamais s'il allait crier ou plaisanter.

Il se figea quand il découvrit Anna.

– Mais qu'est-ce que tu fais encore là ? demanda-t-il, mi-colère, mi-bienveillant.

– J'ai oublié mon livre de lecture, fit-elle à mi-voix.

– Ah, ton livre de lecture.

– Je suis juste revenue le chercher.

– Il est quatre heures et quart, dit-il d'une voix un rien menaçante.

– Je rentre tout de suite à la maison.

– J'espère bien, gronda M. Colluchon, mais son regard ne manquait pas de gentillesse. Et mets ta chaise sur ton pupitre.

Zut, ça aussi elle avait failli l'oublier. Elle souleva sa chaise avec un petit gémissement pour montrer qu'elle faisait un effort, attrapa son cartable et se faufila devant le concierge qui était resté sur le seuil et bouchait le passage avec son ventre protubérant. Il sentait l'après-rasage et un peu la transpiration.

C'était mercredi. De jeudi à samedi, Anna laissa le livre de lecture dans son pupitre, parce que la famille Zygomar avait fait une halte pour se remettre de son dernier voyage. Dans la forêt vierge, à l'embouchure du fleuve, M. Zygomar faisait un sermon aux Indiens et leur racontait l'histoire du Déluge. Puis il en baptisa quelques-uns, plongeant leur tête dans l'eau jaune et sale, exactement comme Mlle Natachet l'avait raconté à l'école du dimanche. Quand les nouveaux baptisés sortirent de l'eau, toussant et crachant, les six enfants

éclatèrent de rire, au grand dam de leur père. Au même moment, ils aperçurent un crocodile qui nageait vers eux, la gueule grande ouverte, et coururent se réfugier dans la hutte.

– C'est bien fait pour vous, il ne fallait pas vous moquer ! leur cria M. Zygomar.

Puis il attrapa son arme et tua le crocodile.

Les Indiens étaient en fait les pions noirs du jeu d'échecs que le père d'Anna n'avait pas emporté. Le fleuve était fait de papier de soie jaune.

Quand il fit nuit, toute la famille partit à la chasse au lion. M. Zygomar avait des commandes de plusieurs zoos européens. Chacun aida à tendre des filets entre les arbres, puis se cacha derrière un tronc. La troisième nuit, leurs efforts furent enfin récompensés. Un lion, qui ressemblait à une pelote de laine, se faufila devant eux. Les enfants tirèrent les cordes et le filet tomba sur le lion qui, malgré ses rugissements de colère, fut pris dans les mailles. M. Zygomar lui fit une petite piqûre pour l'endormir et ils parvinrent à le traîner dans une cage. Bientôt le lion se réveilla et rugit de faim. Comme Anna avait interdit qu'on lui donne de la viande, que ce soit de la viande de zèbre ou de singe, les enfants lui lancèrent des pommes et – surprise ! – le lion les

dévora avec plaisir. La prochaine fois, ils essaieraient la salade de tomates. Ils l'appelèrent Max et décidèrent de le présenter dans un cirque une fois qu'il serait devenu docile.

Dimanche, la famille Zygomar aurait dû reprendre le train pour la gare de Madagascar. Mais la mère d'Anna insista pour rendre visite à tante Esmeralda. Celle-ci riait à la moindre occasion, montrant ses dents jaunes. Et puis elle tricotait sans arrêt, ce qu'Anna détestait. A chaque visite, tante Esmeralda demandait si Anna savait déjà tricoter des chaussettes (celles qui avaient des talons, du grand art). Ensuite on prenait de la tisane de cynorrhodon et du cake un peu sec.

Tante Esmeralda était très fière de son nom qui avait, selon elle, quelque chose de gitan. La mère d'Anna, sa sœur cadette, s'appelait Ottilia. Anna s'était promis de ne jamais, au grand jamais, donner des noms aussi impossibles à ses enfants. Cela dit, elle était satisfaite du sien, surtout parce qu'on pouvait aussi le lire à l'envers.

Tante Esmeralda était institutrice à la campagne et vivait dans le bâtiment où elle enseignait. C'est vrai que ça sentait l'école, mais Anna s'imaginait vivre ainsi près de sa classe, et pouvoir en une minute aller chercher son manuel dans sa chambre, quand elle l'aurait

oublié... c'était un avantage qui aurait compensé tous les inconvénients.

En plus, tante Esmeralda, quand elle était trop paresseuse pour se lever, pouvait faire venir les enfants autour de son lit pour leur donner la leçon. Mais sa tante ne faisait certainement jamais ce genre de choses.

Comme Anna s'ennuyait pendant ces visites imposées, elle se rendait à la cour de récréation où se trouvait une aire de jeux. Elle s'exerçait à slalomer entre les barres de fer de plus en plus vite. Parfois les enfants du village venaient la regarder.

Mais ce jour-là il pleuvait et Anna était restée à l'intérieur. Esmeralda et Otilia parlaient de leur père, le grand-père d'Anna, qui refusait d'aller dans une maison de retraite.

– Avec l'âge, il y a de plus en plus de désordre, disait Esmeralda, quand on entre chez lui, on trébuche sur des casseroles, du petit bois, des livres, des toiles blanches, des tournevis. C'est effrayant !

Ce désordre était justement ce qu'Anna aimait, chez son grand-père. C'est avec lui qu'elle avait appris à fabriquer ses personnages à partir de bouts de bois et de restes de tissus et, sans lui, la famille Zygomar n'aurait jamais existé. Malheureusement, Papy vivait

maintenant très loin, en Provence, dans une ancienne étable. Il avait quelques moutons. Il les peignait sur des tableaux que personne n'achetait. Autrefois il avait été conducteur de trains. Il avait suffisamment voyagé et trimé, disait-il, et voulait vivre maintenant comme il l'entendait. Les moutons qu'il peignait ressemblaient un peu à des pelotes de laine et faisaient penser à Max, le lion. C'est pour tout ça qu'Anna aimait tant son grand-père, et encore pour des tas d'autres choses.

– Tu t'ennuies, pas vrai ? demanda tante Esmeralda, un peu inquiète.

Anna secoua la tête.

– Viens donc voir ma classe si tu veux. Les élèves ont peint de très beaux papillons. Et si ça t'intéresse, je te montrerai notre nouveau photocopieur.

Un photocopieur ? Encore un de ces mots sur lesquels on trébuchait pendant les dictées ! Mais mieux valait voir ça que de manger une autre tranche de cake.

– Oui, tante Esmeralda, j'aimerais bien que tu me le montres.

Trente papillons, dessinés au crayon de couleur puis découpés, semblaient cloués au mur du fond. Anna fit les remarques extasiées qu'on attendait d'elle. Elle

repéra sur le pupitre de la maîtresse le livre de lecture à la couverture verte. Mais déjà tante Esmeralda l'entraînait dans le couloir, vers la salle des maîtres. Là, sur un support, trônait une machine laquée de rouge foncé. Quand on clignait des paupières, elle faisait penser à une minuscule maison avec une entrée et une sortie.

– Voilà, dit tante Esmeralda. Qu'est-ce que tu voudrais que je te copie ?

Anna se demanda ce qu'elle voulait dire par copier. Ça devait avoir un lien avec l'école. Peut-être qu'en mettant une pièce dans la machine, celle-ci crachait les bulletins trimestriels. Ou bien elle remplissait des gobelets de café pour le maître et de chocolat pour les élèves.

– Copie ce que tu veux, dit-elle à sa tante.

Celle-ci prit une page imprimée sur la grande table.

– Dessine ou écris quelque chose au dos, lui dit-elle.

Anna dessina un éléphant, puis un deuxième, un bébé éléphant qui enroulait sa trompe autour de celle de sa mère. Tante Esmeralda souleva le couvercle de la machine et posa la feuille sur la surface en verre. Elle referma le couvercle et appuya sur une touche sur laquelle était écrit START PRINT. Une lumière bleuâtre s'alluma puis s'éteignit. A l'intérieur de l'appareil,

quelque chose se mit en branle avec un bruit de tracteur miniature. Puis le photocopieur eut comme un soupir de soulagement et fit silence.

Anna regardait avec étonnement la feuille que la machine avait crachée. Les deux éléphants étaient exactement pareils à ceux de l'original, toujours placé sous le couvercle rouge. Elle compara les deux dessins. Il était impossible de les différencier. Ils se ressemblaient comme des jumeaux.

– Ça t'épate, hein ? dit tante Esmeralda.

– C'est presque de la magie, dit Anna. Est-ce qu'on peut copier comme ça tout ce qui est dessiné ?

– Aussi ce qui est écrit. Et pas seulement une fois. Je peux en faire le nombre que je veux, j'entre un chiffre et woup ! la machine me les crache. Vingt, trente, cinquante.

– Il ne faut pas la nourrir ?

– Si. Là en bas. C'est un tiroir qui doit toujours être rempli de feuilles de papier. Et quand les copies deviennent trop pâles, je dois changer la cartouche d'encre.

– Est-ce que je peux ? demanda Anna.

Tante Esmeralda hocha la tête. Anna remit le dessin sous le couvercle et pressa le bouton. La machine

bourdonna, fit ses bruits étranges, et voilà, Anna avait deux nouveaux éléphants.

– Tu vas pourtant dans une grande école, dit tante Esmeralda. Vous n’avez pas ce genre de machine ?

– Je ne sais pas, dit Anna.

Mais elle se souvint que M. Gontrand distribuait parfois des feuilles qui avaient la même odeur que les deux photocopies. Jusque-là, elle s’était toujours imaginé que ces feuilles étaient imprimées, comme les pages d’un livre.

– On peut aussi copier d’autres choses ? demanda-t-elle. Tante Esmeralda se mit à rire.

– De quelles choses parles-tu ?

– Des crayons, des cahiers, même des livres. Tout ce dont on a besoin à l’école.

– Non, ça ne va pas. Il n’y aurait pas assez de place sous le couvercle. Ça ne va qu’avec des choses absolument plates, comme du papier.

– Une feuille de rhubarbe est aussi plate, dit Anna.

Tante Esmeralda prit cette expression qu’ont les adultes quand ils se sentent très supérieurs aux enfants.

– Vraiment, tu débordes d’imagination. Qu’est-ce que tu voudrais faire ? Tapisser ta chambre avec des feuilles de rhubarbe ?

De retour à la maison, dimanche soir, il y eut des problèmes avec la famille Zygomar.

Les Indiens ne voulaient plus se laisser baptiser. Trois, quatre fois, passe encore, mais tous les soirs ! M. Zygomar leur ordonna d’une voix de tonnerre de se soumettre à l’appel du Seigneur. Les Indiens crièrent que c’était à eux de donner des ordres, qu’ils étaient chez eux, et qu’il était leur hôte. Ils l’encerclèrent, le poussèrent dans le fleuve et lui plongèrent la tête dans l’eau. C’est eux maintenant qui l’avaient baptisé, lui dirent-ils, et ils se mirent à danser autour de lui, pendant que les six enfants, apeurés, regardaient la scène avec de grands yeux.

Il le méritait bien un peu, se dit Anna, mais les enfants ne devaient pas le savoir. Parfois M. Zygomar lui tapait sur les nerfs, elle redoutait déjà sa mauvaise humeur du lendemain. Mais ce n’était pas le seul problème. Il pleuvait des cordes, ce soir-là, et le toit de la hutte n’était pas étanche. Les enfants se seraient bien glissés sous la tente. Ils la cherchèrent partout et furent bientôt aussi trempés que M. Zygomar qui grelottait de fièvre sous deux mouchoirs en papier. Seule Anna savait que la tente se trouvait en un autre coin de la terre, nommé ÉCOLE, transformée en un livre de lecture. Elle installa

une nouvelle tente pour les enfants, jaune et noire, sur laquelle on lisait : *Le cri de la chouette*, puis une seconde, presque aussi grande qu'une tente de cirque, ornée de champignons. Mais les enfants, qui avaient la tête au moins aussi dure qu'Anna, exigèrent d'avoir leur tente.

Oui, c'était un de ces soirs où rien n'allait. Pour couronner le tout, le lion, dans sa cage, se mit à rugir. Et, quand le plus jeune des enfants voulut absolument du porridge, Anna se fâcha. Elle éleva la voix (pas trop pour que sa mère n'entende rien), il y eut quelques larmes, puis le calme revint enfin. Anna se promit de ne jamais plus laisser les choses aller si loin.

Chapitre 2

Copy entre en action

Lundi matin, Anna était assise à sa place, morte de fatigue, mais sans mauvais point puisque son livre de lecture était resté dans son pupitre. Pendant l'heure de géographie, M. Gontrand demanda aux élèves de trouver sur la carte l'endroit où on avait signalé la veille un embouteillage dans la région. Paulo dit qu'ils étaient restés bloqués deux heures et demie.

– A quoi as-tu passé ton temps ? demanda M. Gontrand, l'œil sévère. As-tu fait tes devoirs d'arithmétique ?

– Oui, entre autres, mentit Paulo. Et on a vidé sept bouteilles de Coca. Dans la voiture d'à côté, un teckel s'est mis à aboyer comme un fou et on s'est marrés et papa nous a engueulés.

– Si chacun avait bu sept bouteilles, dit M. Gontrand, combien de bouteilles aurait-il fallu pour les cinq membres de la famille ?

– La leçon d'arithmétique ne commence qu'après la récréation, protesta Sabine.

– D'accord, dit M. Gontrand. Anna, tu bâilles. Viens nous montrer sur la carte ce fameux rétrécissement de la route près du lac du Bourget.

Anna se leva et s'avança à contrecœur. Du bout du bâton, elle désigna au petit bonheur un endroit sur la carte.

– Faux, dit M. Gontrand. Ça, c'est le Mont-Blanc, où souffle très souvent un vent glacial. Impossible d'avoir des colonnes de voitures sur un glacier.

– Mais oui, si les voitures pouvaient voler, suggéra Anna.

– Tête de linotte, cria M. Gontrand, elles glisseraient à l'atterrissage !

– On pourrait leur attacher des patins aux roues.

– Ça ne serait pas possible, puisque les roues tournent !

– Alors les voitures sautilleraient à l'atterrissage.

– Cherche plutôt le rétrécissement près du lac du Bourget, au lieu de dire des bêtises !

Les contours de la carte se brouillèrent. Pour Anna, elle devint aussi verte et mystérieuse que la forêt vierge.

– Dimanche, dit Anna tout à trac, j'ai copié deux éléphants.

M. Gontrand fit un pas vers elle.

– Avec un automate copieur, continua Anna.

Elle voulut se taire, mais elle sentait en elle comme une autre Anna, plus forte, qui la poussait aujourd'hui à constamment contredire M. Gontrand.

– L'automate était à moitié aussi grand que moi et avait une belle couleur rouge.

– On dit photocopieur, la corrigea M. Gontrand. Tu veux faire la maligne avec ta machine à photocopier. La nôtre est bleue et deux fois plus grande que moi. Elle fournit deux mille cinq cents copies à l'heure. C'est le plus grand modèle qui existe ! Mais tu as changé de sujet, Anna, je vais donc te mettre un mauvais point. À partir d'aujourd'hui, ceux d'entre vous qui changeront de sujet sans y être invités auront un mauvais point. Tout le monde a compris ?

Il se dirigea vers le mur où se trouvait la liste des élèves et mit à côté du nom d'Anna un gros trait qui ressemblait à un crochet.

Anna alla se rasseoir, puis leva la main.

– Tu aurais une inspiration ? demanda M. Gontrand.

– Non. Je voulais juste savoir si le photocopieur se trouvait dans la salle des maîtres.

– Mais tu continues ? cria M. Gontrand. Je viens d'expliquer que...

– Je suis restée sur le même sujet, l'interrompit Anna.

M. Gontrand eut un instant d'hésitation.

– C'est juste, dit-il. Bon. La machine à photocopier est évidemment dans une salle à part, derrière la salle des maîtres. Pourquoi cela t'intéresse-t-il ?

– Peut-être qu'on pourrait copier les voitures et on aurait des colonnes de voitures dans toutes les rues.

– Anna a changé de sujet, cria Paulo.

– Non, répliqua M. Gontrand, cette fois-ci, c'est ce qu'on appelle un retour au premier sujet.

Il se tourna de nouveau vers Anna.

– Tu me provoques ? Pour fabriquer des voitures, il faut du fer, du caoutchouc. Les photocopieurs ne copient que du papier.

– Qu'est-ce que ça veut dire copier ? demanda Georges.

– Reproduire, multiplier, répéter, dit M. Gontrand en écrivant les mots au tableau.

– Est-ce que le contraire de copier, c'est diviser en deux ? demanda Ursula.

A cet instant, la cloche sonna. Pour une fois, Anna n'était pas mécontente du mauvais point qu'elle avait reçu. Quand Paulo lui lança l'éponge mouillée à la figure, elle la lui renvoya en criant :

– Allez, va nager dans ton imbécile de lac !

Enfin la dernière heure se termina. Anna devait se faire aussi rusée qu'un détective. Elle cacha son livre de lecture sous son pull et s'enferma dans les toilettes. Quelqu'un avait écrit sur la porte : ON VEUT PLUS DE VACANCES !

Elle entendit du bruit. Ça devait être M. Colluchon qui remettait les chaises par terre après le passage des femmes de ménage. Celles-ci se trouvaient-elles au premier étage ou au rez-de-chaussée ? Anna ouvrit la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir et tendit l'oreille. Elle entendit distinctement les trois femmes descendre l'escalier. Anna savait qu'elles commençaient par la salle tout au fond du couloir. Une porte se ferma. Maintenant ! Anna se faufila au premier étage où se trouvait la salle des maîtres. Elle entrouvrit la porte tout doucement. Elle vit une longue table entourée de chaises rembourrées. Ça sentait la cigarette. Sur la table, des cahiers et des livres étaient négligemment éparpillés. Contre un mur, il y avait une armoire avec plusieurs casiers qui portaient le nom des enseignants. Dans celui de M. Gontrand, il y avait une banane trop mûre, une pipe et une paire de chaussettes en laine. Au fond à droite, il y avait une autre porte, sans doute celle de

la salle de photocopie. Anna longea la table sur la pointe des pieds et ouvrit la porte.

M. Gontrand n'avait pas exagéré : la machine remplissait la moitié de la pièce et luisait d'un bleu très clair. La tête d'Anna était juste à la hauteur d'une rangée de touches. En se mettant sur la pointe des pieds, elle put lire la première : **START PRINT**.

Mais ce n'était pas tout. Plus à droite, se trouvaient des boutons et un petit écran noir où brillaient deux chiffres : 01. Comme sur toutes les machines à écrire, les boutons portaient les chiffres 1 à 9. À côté on pouvait lire : **FONCTIONS ANNEXES**. C'était des mots qu'Anna n'avait jamais entendus ; ça faisait penser à un exercice de grammaire ou à des maths compliquées. Mais quand elle les murmura lentement, cela devint presque une formule magique. Au-dessous de **FONCTIONS ANNEXES**, il y avait **TRI, EFFET DE CONTRASTE, ARRIERE-PLAN FONCE**. La tête lui tourna, cet arrière-plan foncé lui faisait peur. Elle ne voulait pas faire quelque chose de magique, de sombre, elle voulait juste copier son livre de lecture. Mais cela semblait bien plus difficile avec ce monstre qu'avec l'appareil de tante Esmeralda. Et où était le couvercle qu'on devait d'abord soulever ? À côté de la machine, il y avait une espèce de meuble

avec toute une série de bacs inclinés, empilés les uns au-dessus des autres. À quoi servaient-ils ? Et elle ne trouvait toujours pas le couvercle. Par contre elle découvrit une espèce de dôme en plastique blanc comme si la machine avait une casquette sur l'arrière de sa tête. En fait toute la machine ressemblait à un éléphant bleu dont la trompe gigantesque et ondulée était formée par les bacs.

Anna se demanda pourquoi les adultes mettaient des bacs de rangement partout ; la salle des maîtres n'avait pratiquement que des casiers. Toutes les écoles n'étaient d'ailleurs que des armoires géantes, avec des salles de classe toutes pareilles, comme des casiers, où chaque matin les écoliers se répartissaient.

– Hé ! lança-t-elle à la machine, où est ton couvercle ?

Sur le champ noir apparurent soudain des lettres lumineuses : **SOULEVER LE COUVERCLE !**

– Mais comment ? murmura Anna en secouant le couvercle.

Sans le vouloir, elle toucha une manette où était écrit **UP**, et le couvercle se souleva doucement. Il était si grand qu'Anna aurait pu s'y tenir.

Le reste fut un jeu d'enfant. Anna posa son livre sur la

plaque de verre que le couvercle venait de découvrir. Elle dut se percher sur une chaise de la salle des maîtres pour rabattre le couvercle et le fermer comme il faut. Ouf, elle parvint à le faire cliquer. Elle appuya sur la touche **START PRINT**, comme elle l'avait appris chez tante Esmeralda. L'appareil fit un bruit d'hélice, se mit à vibrer, toute la pièce se mit à vibrer avec lui et une pluie d'éclairs bleutés s'abattit sur Anna. Enfin, avec un bruit étouffé, un livre vert tomba dans le casier inférieur.

Anna réprima un cri de joie. Elle monta sur la chaise pour reprendre son vieux livre de lecture et le compara au nouveau. La couverture du premier était légèrement écornée alors que celle du nouveau était intacte. Elle feuilleta les deux livres : les pages se suivaient normalement, aucune illustration ne manquait. Elle avait fait une tache à la page 97, à côté d'un poème qu'elle n'aimait pas ; celle-ci manquait dans le livre copié. Anna se réjouit, l'appareil enlevait les taches et les imperfections. Il avait donc le sens de l'ordre et de la propreté qui lui manquait cruellement, comme le faisait souvent remarquer M. Gontrand. Avec ce livre flambant neuf, elle éviterait sûrement un mauvais point à la fin de l'année.

– Merci beaucoup, cher photocopieur, murmura Anna

en caressant son dos bleu. Il y eut un léger clignotement dans le champ où s'affichaient les lettres et les chiffres. Des lettres tourbillonnèrent et formèrent la phrase : **APPELLE-MOI COPY !**

– Vraiment ? dit Anna en riant. Il est marrant, ton nom ! Bon, alors mille mercis, cher Copy !

Copy fit entendre un petit murmure satisfait et Anna quitta la salle des maîtres aussi vite et silencieusement que possible. Elle entendit des voix dans le bâtiment. Elle avait laissé son cartable dans la classe et la porte était déjà fermée !

Anna réfléchit pendant que les pas se rapprochaient. Il valait mieux partir sans son sac et avec ses deux livres. Demain matin, elle copierait les devoirs d'arithmétique de Sabine. En rentrant, elle mettrait tout de suite le nouveau livre de lecture à côté de son lit pour ne pas l'oublier. Le vieux livre resterait pour toujours dans la famille Zygomar.

Anna fut toute surprise d'avoir pu sortir de l'école sans encombre, avec le sentiment que tous ses problèmes étaient réglés.

Chapitre 3

Problèmes

La mère d'Anna travaillait dans le laboratoire du Dr Lopus. Toute la journée, elle piquait les bras des patients pour leur prendre du sang. Le sang rouge sombre dans les éprouvettes faisait penser à d'horribles blessures – même s'il n'avait coulé que d'une toute petite piqûre. La mère d'Anna envoyait aussi certains patients aux toilettes où ils devaient faire pipi dans un verre. L'idée que sa mère doive examiner l'urine de tant de personnes dégoûtait Anna. Mais sa mère riait et lui disait que l'urine était une chose aussi naturelle que le sang et que l'important était de découvrir si elle contenait des bactéries pour les anéantir ensuite avec des pilules.

Quand Anna allait voir sa mère au laboratoire, il fallait qu'elle ne dérange rien, ni personne. Elle attendait, assise sur une chaise qu'on avait poussée dans l'angle le plus éloigné, et regardait les longues rangées de flacons et de petits tubes de diverses couleurs. Des bouts de coton les séparaient, comme des coussinets de neige. De temps

en temps, quand il s'agissait de patients sympathiques, Anna avait le droit de maintenir le bout de coton sur leur bras après la prise de sang. Mais elle ne venait pas souvent au laboratoire. Le Dr Lapus ne le permettait que rarement – quand Anna venait chercher sa mère après le travail, ou quand elle devait être examinée.

Le Dr Lapus était grand, mince, et avait les cheveux blancs. Il saluait toujours Anna d'un sonore « Bonjour, petite demoiselle ! » en lui tapotant la tête. Pourtant Anna était sûre qu'il n'aimait pas les enfants, sinon il lui aurait permis de venir plus souvent. Sa mère pensait qu'il craignait qu'Anna puisse la distraire dans son travail ou qu'elle intervertisse les éprouvettes.

– Mais je ne suis plus un bébé, disait Anna, agacée.

C'est vrai que ça lui aurait plu de mélanger les colorants ou de prendre quelques flacons à la maison pour organiser un petit hôpital pour la famille Zygomar et les Indiens. Mais en aucun cas Anna n'aurait voulu paraître mal élevée aux yeux du Dr Lapus, qui tous les mois payait le salaire de sa maman.

Petite, elle avait parfois fait semblant d'être malade pour passer la matinée avec sa mère au lieu d'aller à l'école.

– Oh, maman, soupirait-elle à son réveil, j'ai si mal à la tête. Et je crois que j'ai de la fièvre.

Sa mère n'avait pas d'autre choix que de la prendre avec elle. Anna, assise à l'arrière de l'auto, s'efforçait de prendre une mine dolente.

Au cabinet, Anna s'allongeait confortablement sur un lit de camp dans une petite pièce. Chaque fois qu'elle entendait quelqu'un à la porte, elle fermait les yeux en poussant de petits gémissements. Dans la matinée, le Dr Lapus passait rapidement, s'asseyait au bord du lit et disait :

– Sors ta langue, mademoiselle !

Il prenait son pouls, lui tapotait le dos, lui éclairait les yeux avec une petite lampe et demandait :

– Tu as très mal à la tête ?

Anna faisait signe que oui.

– Dans ce cas, nous allons prendre une petite pilule, et ce soir tout ira bien.

Puis il sortait.

Toute la matinée, Anna entendait la sonnerie du téléphone, le va-et-vient dans le couloir. Mais ce qu'il y avait de mieux, c'était quand sa mère passait et lui mettait rapidement la main sur le front. Elle apportait chaque fois quelque chose, un morceau de pain, un

verre de tilleul avec la pilule contre le mal de tête ou des bandes dessinées de la salle d'attente.

Pendant la pause de midi, elles mangeaient toutes les deux des sandwiches et buvaient du lait froid. A ce moment-là, Anna allait déjà mieux. Elle était ravie de pouvoir manger au lit en faisant des miettes sur le drap, ce que sa mère normalement ne supportait pas.

Un jour, malheureusement, le Dr Lapus trouva qu'Anna était assez grande pour rester seule à la maison avec ses maux de tête. De plus il avait besoin de cette petite pièce comme deuxième cabinet de consultation.

Anna se représentait une suite de cabinets de consultation où attendraient les patients, avec le Dr Lapus qui s'élancerait d'une pièce à l'autre comme un coureur de cent mètres. Les patients, entendant son souffle haletant dans le couloir, seraient déjà prêts, tirant la langue et faisant « Ah ! » pour que ça aille plus vite.

Quand Anna découvrit la famille Zygomar, ses maux de tête disparurent. Maintenant elle n'était plus seule à la maison.

Sa mère rentrait à cinq heures et demie. En général elle était fatiguée de son travail, surtout d'être restée

debout. Pendant le premier quart d'heure, Anna devait faire attention à ce qu'elle disait, sinon sa mère éclatait pour un rien. Avec le temps, Anna s'y était habituée. Ce soir-là elle était de bonne humeur et avait décidé de surprendre sa mère en préparant le dîner.

Avant de commencer, elle alla installer le livre dans sa chambre.

– Voilà, vous avez votre tente, dit-elle aux enfants Zygomar. Les six enfants se mirent à parler tous à la fois, c'était le bavardage habituel au retour d'Anna. Le lion s'était échappé, mais ils l'avaient de nouveau capturé en s'y mettant tous ensemble. C'est le plus jeune des enfants qui l'avait attiré dans sa cage avec une botte de carottes bien rouges, fraîchement lavées. Comme le lion ne mangeait plus rien d'autre, il avait sans doute espéré trouver dans la jungle le paradis des carottes.

Les enfants parlaient tous à la fois.

– Du calme, du calme, dit Anna, il faut d'abord que je fasse à manger. Je reviendrai plus tard.

Elle retourna à la cuisine. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire ? Ce qu'elle préférait, c'était de la purée de pommes de terre bien crémeuse, avec un peu de persil en couronne ; mais c'était trop compliqué. Par chance, il y avait des œufs dans le frigo. La solution.

Anna plaça un bol sur la table et mélangea six œufs, de la farine et un peu de lait pour en faire une pâte liquide. Le plus difficile était l'assaisonnement. Anna prit le paquet de sel et le secoua au-dessus de la pâte, puis tourna au moins vingt fois le moulin à poivre – une véritable pluie tomba dans le bol. Ça oui, Anna savait exactement comment préparer les crêpes, quelques semaines auparavant, elle avait vu faire un chef à la télé. Elle goûta du doigt la pâte et fit une grimace. C'était piquant. Elle se mit à tousser. C'était même horriblement piquant ! Elle versa encore un peu de lait pour adoucir le mélange, même si le chef, à la télévision, ne l'avait pas montré. Peut-être que le goût changerait avec la cuisson.

Anna mit la poêle sur le feu et versa de l'huile. Elle attendit que l'huile soit chaude, jusqu'à ce qu'elle se rappelle qu'elle devait mettre le bouton de la plaque sur 6. Il y avait assez de pâte pour faire six crêpes. L'une d'elle atterrit sur sa tête pendant qu'elle la retournait et lui brûla le front, mais sans lui faire trop mal. Deux autres furent un peu carbonisées. Mais la dernière était parfaite, dorée et croustillante des deux côtés. Anna la plaça au sommet de la pile. Ensuite elle dressa la table pour deux et ouvrit la fenêtre, car la cuisine était pleine de fumée.

Quand Ottilia rentra à la maison, elle embrassa sa fille puis la tint à bout de bras.

– Pour l'amour du ciel, mais de quoi as-tu l'air !

– J'ai juste fait la cuisine, dit Anna, déjà prête à se vexer.

– Regarde-toi, lui dit sa mère.

Le miroir lui renvoya l'image d'une Anna aux cheveux collés, dont le pull était couvert de taches jaunâtres. Elle trouva que ce n'était pas si grave. Et puis elle s'était lavé les mains, ce qui était quand même le plus important avant de se mettre à table.

– Ah, Anouchka, dit sa mère avec un soupir.

Elle disait Anouchka quand elle n'était pas contente, et Anna, quand elle était vraiment en colère.

– Tu ne veux pas manger ? demanda Anna en tirant sa mère à la cuisine qui était à peine plus propre que son pull. Ottilia s'assit à table sans mot dire. Les crêpes étaient déjà froides et dures. Anna tentait bravement de couper la sienne. Les larmes lui vinrent aux yeux (et pas seulement à cause du poivre).

Sa mère, tout en mastiquant, lui dit avec un sourire :

– Ce n'est pas si mal pour une première fois.

Puis elle eut une quinte de toux et devint toute rouge.

– Tu sais, on va les améliorer un peu.

Elle prit une boîte de pêches dans l'armoire et versa le jus sur les crêpes pour les ramollir. Elles mangèrent surtout les pêches.

– La prochaine fois, dit sa mère, nous préparerons les crêpes ensemble. D'accord ?

Anna hocha la tête.

Elles firent la vaisselle en chantant au moins quinze fois *Frère Jacques, frère Jacques* en canon ; puis elles eurent tant de choses à se dire qu'Anna oublia d'aller voir si tout se passait bien dans la chambre d'enfants. Or, un sérieux danger menaçait !

En effet, une pluie terrible était tombée entre-temps sur le village et la jungle. La rivière avait grossi. Quand Anna, avec une certaine mauvaise conscience, ouvrit la porte de sa chambre, les vagues atteignaient déjà les premières maisons. En pleine confusion, les Indiens et les enfants Zygomar couraient en criant, traînant leurs vingt-sept valises vers une petite colline tout près de là. Au milieu de ce tintamarre, M. Zygomar donnait des ordres que personne ne suivait. Le lion rugissait dans sa cage, malgré les bottes de carottes qu'il avait devant lui. Sans doute ne savait-il pas nager. M. Zygomar criait

pour qu'on amène des bateaux qui depuis longtemps avaient été emportés par le courant. Anna rattrapa la tente verte juste avant qu'elle ne soit emportée. Elle la déposa loin de la rivière, sur le bord du tapis où elle redevint un tunnel.

Comment sauver tous ces gens ? Peut-être avec un avion ; mais il lui faudrait au moins un jour pour arriver en Afrique. A ce moment, trempé et sanglotant, Jeronimo, le plus jeune des enfants Zygomar, parvint sur la colline où la plupart d'entre eux, transis de froid, s'étaient déjà réfugiés. M. Zygomar, qui avait retroussé son pantalon mouillé jusqu'aux genoux, voulut absolument faire un sermon. Mais ses enfants l'assaillirent, lui demandant de fuir avec eux à travers la jungle vers l'intérieur des terres.

– C'est impossible, s'écria M. Zygomar, très anxieux, l'eau nous rattrapera.

D'ailleurs, elle leur léchait déjà les pieds. Les Indiens n'eurent pas d'autre choix que de grimper aux arbres.

– Nous ne sommes pas des singes, s'écria M. Zygomar horrifié, non, jamais de la vie je ne grimperai à un arbre !

Il tomba à genoux et pria. Anna ne pouvait rêver d'un meilleur moment pour lancer l'opération de

sauvetage. Comme si on l'avait commandé, le train de la jungle arriva sur la dernière voie encore sèche avec douze wagons en bois. Les enfants l'accueillirent avec des hurras. Le conducteur, un Noir avec un bonnet de laine rouge, sortit en riant et distribua à tous des parapluies. Fou de joie, Jeronimo l'embrassa. Seul M. Zygomar, très soulagé, ouvrit son parapluie, ce qui lui donna l'aspect d'un épouvantail.

Les enfants étaient tous occupés à mettre les vingt-sept valises dans le fourgon à bagages.

– Ho hisse ! criaient-ils, en soulevant ensemble les valises.

Le conducteur les aida. Puis M. Zygomar encouragea tous ceux qui voulaient être sauvés à prendre le train. Mais à part lui et ses enfants, personne ne monta. Les Indiens, même ceux qui avaient été baptisés trois fois, crièrent en chœur :

– *Aia bim sourate lama mohobote !* ce qui signifie : c'est notre pays, et nous restons ici.

De la fenêtre du train, M. Zygomar leur cria en agitant la Bible :

– Mais vous allez vous noyer !

– Pas de panique, le rassura le conducteur, à partir de maintenant, l'eau va baisser.

En effet, la pluie avait faibli et les épais nuages noirs faisaient place à une couche cotonneuse.

Le conducteur redressa son bonnet rouge, siffla dans ses doigts, puis mit le train en marche.

– Arrêtez, arrêtez, s'écria M. Zygomar, nous n'avons pas de billets !

– Peu importe, cria le conducteur à travers le bruit, la pluie et la fumée, vous les achèterez à la Cité impériale !

Perchés dans les arbres, les Indiens agitaient les bras et se prosternaient, faisant pencher leur cime. Ils répétèrent jusqu'à ce que le train ait disparu :

– *Odschi wapango, san jassy purjo*, c'est-à-dire : bon voyage et ne revenez plus !

M. Zygomar fut offensé, mais les enfants trouvèrent que les Indiens avaient quand même raison.

Soudain Jeronimo éclata en sanglots.

– Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Dora, sa sœur aînée.

– Max, où est notre Max ?

Dans l'excitation générale, on avait oublié le lion. Dora se pencha par la fenêtre et cria :

– Il faut faire demi-tour, monsieur le conducteur, s'il vous plaît, s'il vous plaît !

– C'est impossible, nous devons arriver à l'heure, sinon ce sera la pagaille dans l'horaire de la jungle.

Jeronimo pleura de plus belle. Les enfants étaient consternés. Qu'allait-il arriver à Max ? Qui lui donnerait ses carottes à manger ? Et qui peignerait sa crinière ?

– On pourrait envoyer un télégramme de la Cité Impériale, proposa Gaspard, le troisième des enfants.

– Et qu'est-ce qu'on écrirait ? demandèrent les autres.

– Qu'il faut le libérer, déclara Gaspard.

– Mais il ne mange que des carottes, sanglota Jeronimo.

– Peut-être qu'il s'habituerait de nouveau à manger autre chose, dit Dora.

Soudain on entendit des coups assourdissants.

Joseph, le conducteur, frappait avec un tisonnier le corps en fer de la locomotive, si fort que la forêt entière résonnait.

– Pourquoi est-ce que tu la bats ? demanda Robinson, l'aîné des enfants, elle ne t'a rien fait !

– Je ne la bats pas, répondit Joseph, ce sont des signaux pour les habitants de la jungle. J'ai entendu que vous vouliez libérer le lion. Alors je dis aux gens du village de le faire sur-le-champ. Sinon, il risque de se noyer.

Il se remit à frapper le fer qui fit des étincelles : cling clong, cling clong.

– S'il le veut, il peut encore nous rattraper, dit Joseph en continuant ses coups assourdissants.

– Et tout ira bien de nouveau, dit Dora en mouchant Jeronimo.

Mais où donc était leur père ? Bizarrement, ça faisait longtemps qu'on ne l'avait plus entendu. Robinson désigna un coin de l'autre côté du compartiment. M. Zygomar était assis et ronflait doucement. Ses cheveux mouillés retombaient sur son front. Les enfants échangèrent des clins d'œil.

– J'espère qu'il ne va pas attraper froid, murmura Dora en posant une couverture sur ses genoux.

Robinson distribua le pique-nique. Ils mangèrent du chocolat noir, des mandarines et du fromage fondu. Tout en mâchant, Fortunat sortit sa tête par la fenêtre pour recevoir un peu de pluie sur le visage.

– Regardez, regardez, cria-t-il soudain.

Tous se penchèrent. Le train suivait justement une courbe ; ils virent un point jaune qui grossissait et se rapprochait avec des bonds de géant. C'était le lion. Dans un dernier effort, il atterrit sur le toit de la voiture arrière et se mit immédiatement à rugir de faim.

– Je vais ouvrir une boîte de petits pois et de carottes, dit Dora, peut-être qu'il en mangera.

Plus tard, à moitié rassasié, Max se coucha à leurs pieds, encore essoufflé et la langue pendante. Jeronimo, qui avait encore un peu peur de lui, osa caresser sa crinière ; Max ronronna si fort que la lumière se mit à trembler dans le compartiment. Quand le train passa dans le tunnel, le lion se terra sous le banc où était assis M. Zygomar. Celui-ci se réveilla en sursaut et hurla à la vue du fauve. Mais les enfants lui expliquèrent ce qui s'était passé, et leur père se rendormit.

– Au lit maintenant, mademoiselle Anna, s'écria sa mère de la pièce voisine. Ça fait trois fois que je te le demande.

Bon, la famille était sauvée ; Anna, épuisée par cette journée, pouvait aller se coucher.

Quand sa mère l'eut embrassée et éteint la lampe, Anna resta encore éveillée dans son lit. Elle voulait imaginer les aventures des enfants Zygomar dans la Cité impériale. Mais un éléphant bleu lui apparut et elle sut qu'elle avait été ingrate envers Copy. Elle l'avait complètement oublié ! Il devait sûrement se sentir seul. A peine s'était-elle dit qu'il faudrait de temps en temps lui parler que ses yeux se fermèrent.

Chapitre 4

Anna se duplique

Pendant quelques jours, Anna fut très heureuse. A l'école, il n'y eut plus aucun mauvais point.

Quand elle rêvassait pendant la leçon d'arithmétique, c'était Copy qui lui revenait régulièrement à l'esprit. Qu'est-ce qui apparaîtrait sur le petit écran noir, quand elle lui demanderait s'il se sentait seul ? Elle hésitait quand même à lui rendre visite. C'était dangereux, M. Colluchon pouvait facilement la surprendre. Il n'y avait rien qui le mettait plus en colère que le non-respect des règles de l'école. Un jour, juste pour le plaisir, Roger, un élève, était entré dans les toilettes des enseignants par la fenêtre. Avec un rouge à lèvres volé il avait écrit sur le miroir : VOUS AVEZ DEVANT VOUS LE PLUS DANGEREUX PRÉDATEUR DE LA TERRE !

M. Colluchon le prit sur le fait. Le tenant par les épaules, il lut la phrase dans le miroir, voyant du même coup son visage rouge de colère. Quand Roger sourit, il lui donna une énorme claque. Pendant des jours, il eut une tache rouge sur la joue. Non, Anna ne voulait

surtout pas rencontrer M. Colluchon alors qu'elle faisait quelque chose d'interdit ! Le fait que cela arriva tout de même fut bien sûr la faute des enfants Zygomar.

Ceux-ci, maintenant, avaient tous un nom : Robinson, Dora, Valéria, Gaspard, Fortunat et Jeronimo. Quant à M. Zygomar, il s'appelait Jeronimus – ce qu'il avait tendance à cacher car il aurait préféré s'appeler Jean, comme le Jean-Baptiste de la Bible, à qui le roi Hérode fit couper la tête. Trois ans auparavant, la mère des enfants était morte de la fièvre jaune. Depuis, Dora prenait souvent sa place mais, quand les dangers menaçaient, Anna venait à la rescousse. En fait, Anna était leur mère secrète, car elle était dix fois plus grande qu'eux et dix fois plus forte que les autres mères. Il ne pouvait donc rien arriver de grave aux enfants. Ou peut-être que si ? L'histoire nous le dira.

Accompagnée de Max, la famille arriva sans autre incident dans la Cité impériale. Ils trouvèrent à se loger à l'Hôtel Boîte-en-Carton. Robinson acheta pour Max un collier de velours rouge et une laisse, pour que les gens cessent de s'enfuir en tous sens à la vue du lion.

Les enfants exercèrent Max à ses premiers tours de cirque. Quand Jeronimo lui tendait une carotte devant le nez, il sautait à travers un cerceau ; quand on lui

chatouillait le ventre, il faisait le poirier ; et quand tous l'encourageaient à l'unisson, il faisait un saut périlleux.

M. Zygomar n'assistait jamais aux séances de dressage. Pour lui, ces activités étaient du temps perdu et il aurait préféré envoyer les enfants à l'école.

Or, dans la Cité impériale, on ne trouvait que des marchands de glace, des magasins de jouets et un énorme palais, il n'y avait ni église, ni école. Les enfants apprenaient tout seuls à lire et à écrire, et le calcul était superflu puisque, dans cette Cité, on ne payait pas avec de l'argent. On échangeait tout contre tout : un chou-fleur contre une coupe de cheveux, des œufs contre des briques, de la laine contre une lecture de contes, et ainsi de suite.

M. Zygomar se demandait avec angoisse de quoi lui et ses six enfants allaient bien pouvoir vivre.

– On aura de quoi manger avec le lion et son numéro de cirque, lui dirent les enfants pour le reconforter. Comme prix d'entrée, les spectateurs pourraient apporter deux pommes de terre, un bouquet de ciboulette et une glace à la framboise, par exemple.

M. Zygomar secoua la tête.

– Vous êtes une bande de rêveurs. Il faut que je trouve du travail, je le vois bien. Ils ont peut-être besoin d'un

prédicateur ou de quelqu'un qui rattrape les lapins échappés.

Mais on n'avait nul besoin de prédicateur dans la Cité impériale. Le dimanche matin, chacun faisait son prêche pour soi, pendant cinq minutes, et ça suffisait pour la semaine. Par contre on cherchait un vendeur pour le marché aux poissons. Dégoûté par les poissons, M. Zygomar refusa le travail. Il aurait pourtant gagné cinq choux et deux truites par jour !

– Je suis une personne cultivée, disait-il partout où il frappait, je cherche un poste élevé.

Enfin on lui proposa une place de vendeur auxiliaire dans la librairie impériale, mais seulement à titre d'essai et pour un salaire de misère : une casserole de soupe par jour et le rasage de sa barbe. M. Zygomar se mit au travail et recommanda avant tout aux clients la Bible et les livres illustrés sur les animaux.

Chaque après-midi vers cinq heures, l'Empereur, venu à cheval à la librairie, feuilletait du bout des doigts les nouvelles parutions. Il était magnifique dans son habit impérial bleu foncé, parsemé d'étoiles d'or, et ressemblait trait pour trait à la marionnette que tante Esmeralda avait donnée à Anna le Noël précédent.

– Oh, oh, fit l'Empereur, un nouvel auxiliaire !

Alors, quoi de neuf ? demanda-t-il, l'air maussade, en considérant la pile de livres que M. Zygomar lui présentait. Toujours la même chose, se plaignit-il, des livres minuscules, minces et ennuyeux. Ah, comme j'aimerais enfin quelque chose de grand et d'impérial !

Sur ce, il tourna les talons et quitta la librairie, sa robe flottant derrière lui.

M. Zygomar raconta aux enfants que l'empereur avait été bien peu aimable avec lui ; qu'il n'y avait pas de livres plus grands que ceux qui existaient dans la librairie, et que de toute façon ce n'était pas la forme qui comptait, mais le contenu. Cet empereur était plus capricieux qu'un enfant gâté et souffrait sans doute de la folie des grandeurs.

– Mais si, s'écria Fortunat, il existe des livres bien plus grands. Le livre du tunnel par exemple !

Anna sursauta. Comment les enfants avaient-ils pu remarquer que le tunnel n'en était pas vraiment un ?

– Absurde, grommela M. Zygomar, un tunnel est un tunnel, et un livre, un livre. Un livre tunnel n'a pas sa place dans la librairie impériale.

– Il faut qu'on aide papa, dit Dora, Max n'a pas encore appris son numéro.

– C'est vrai, dirent les autres.

Alors ils se tournèrent vers le géant Anna et crièrent :

– Anna, apporte-nous le livre !

Cette fois-ci ça dépassait les bornes. La règle du jeu voulait qu'on ne s'adressât jamais directement à Anna !

– Allez le chercher vous-même ! dit Anna indignée.

Jeronimo se remit à pleurer, et son petit visage gonflé de larmes toucha Anna droit au cœur.

– Bon, concéda-t-elle, pour cette fois je fais une exception.

En deux pas elle fut près du livre, le ramassa et le plaça à côté de la librairie impériale, faite de briques Lego blanches et rouges.

– Merci, Anna, dirent en chœur les enfants.

Seul M. Zygomar ne dit rien. Anna et ses pas de géant lui avaient tout simplement cloué la langue. Mais c'est un état qui ne durait jamais longtemps chez M. Zygomar.

Le lendemain, l'Empereur, faisant d'avance triste mine, revint à la librairie à l'heure habituelle. Descendant de son cheval, il découvrit le livre vert qui était si grand que, même en s'y prenant à dix, on n'aurait pu le faire entrer par la porte de la librairie. Le livre se dressait fièrement, masquant la moitié de la vitrine, et do-

minait de trois têtes le tout aussi fier vendeur auxiliaire, M. Zygomar. Cachés derrière une haie, les six enfants regardaient attentivement la scène.

– Mais, mais, mais, s'écria l'Empereur fou de joie, enfin un livre digne d'un empereur ! En plus de ma couleur préférée, vert ortie ! Je vais le faire placer juste en face de mon trône, pour l'avoir toujours à portée de main lorsque je voudrai en lire une lettre.

Eperdu d'admiration, il examinait le livre sous tous les angles.

– Et puis c'est du solide, n'est-ce pas, déclara M. Zygomar. En tout cas, votre Majesté ne pourra pas le traîner toute seule jusqu'au palais.

– Je vous enverrai six porteurs forts comme des bœufs, dit l'empereur. Et toi, poursuivit-il en se tournant vers M. Zygomar, tu mérites une belle récompense. Tu recevras pendant dix jours l'œuf d'or que la poule impériale pond chaque matin.

– Mais, objecta M. Zygomar, dans cette ville on ne peut rien acheter avec de l'or.

– Qu'importe ? dit l'Empereur gracieusement, qu'il te suffise de te réjouir de la beauté parfaite des œufs impériaux. N'est-ce pas assez ?

Sa voix prit soudain une note menaçante.

– Certes, certes, balbutia M. Zygomar.

– A propos, poursuivit l'Empereur, veux-tu être tourneur de pages impérial ? Je viens de chasser le précédent. Ta tâche est simple. Il y a des jours où il me convient d'entendre des B, ou des U, parfois des X. Tu n'auras rien d'autre à faire qu'à trouver les pages avec le plus possible de B, de U ou de X. Le compteur de pages en chef les compte ensuite et, plus le résultat est élevé, meilleure est mon humeur. Alors, tu acceptes ?

– Ma grande force, dit M. Zygomar modestement, est la prédication.

– La prédication ? s'exclama l'empereur en frissonnant de dégoût. Ouh, comme je déteste ça ! C'est plein de « ch » chuintants. Alors tu refuses mon offre ? Dommage ! Tu aurais reçu chaque jour vingt fines pointes d'asperge et le dimanche une demi-douzaine d'escargots. Vraiment dommage !

Aidés de quatre palefreniers impériaux, il sauta sur son cheval blanc et s'éloigna. Après quelques mètres, il jeta un regard par-dessus son épaule.

– Ah, encore une chose : j'aurai besoin exactement du même livre pour ma chambre à coucher. Et d'un autre pour ma salle de gymnastique impériale, où je veux l'avoir à côté de la table de tennis. A l'avenir, où que je

sois dans mon palais, je veux pouvoir lire les B, les U et les X !

Epouvanté, M. Zygomar courut vers l'Empereur.

– Votre Majesté, plaïda-t-il, c'est impossible ! Ce livre est absolument unique en son genre. Nous l'avons fait transporter sur des centaines de kilomètres pour Votre Majesté !

– Ce qui est possible une fois, rétorqua froidement l'Empereur, peut l'être une deuxième.

– Oh non, geignit M. Zygomar.

Ses enfants, qui écoutaient en retenant leur souffle, ne l'avaient jamais vu aussi angoissé.

– Votre Majesté, avec ce livre, nous vous avons fourni un unicum. Nous ne pouvons pas en créer un autre par magie, sans même parler d'un troisième !

– Mon ordre est clair, rétorqua l'Empereur, et on obéit aux ordres. Dans le cas contraire, tu pourras réfléchir à ton manque d'obéissance en prison.

Il éperonna son cheval et partit au galop, sa suite trotant derrière lui.

Se précipitant hors de leur cachette, les enfants entourèrent leur père. Le libraire et les deux premiers vendeurs, qui depuis le début l'avaient regardé de travers, sortirent de la librairie.

– Malheur à moi, gémit le libraire, en tiraillant sa barbe, il va tous nous mettre en prison, je le connais !

Il empoigna M. Zygomar par les bras et le secoua.

– Tu m’as ruiné, cria-t-il, les larmes ruisselant sur ses joues.

– Laissez notre père tranquille, s’écrièrent les enfants en se glissant entre les deux hommes.

Alors Dora dit une phrase qui fit taire tout le monde :

– Les livres seront là demain !

M. Zygomar fut le premier à se ressaisir.

– Ce serait bien, mon enfant, dit-il doucement, sinon je prierai pour vous en prison.

Anna avait une idée de ce qui l’attendait et ne fut pas surprise quand les enfants se plantèrent devant elle.

– Anna, Anna, dirent-ils, il faut que tu nous aides.

Anna se pencha vers eux.

– Je ne peux pas, protesta-t-elle, sachant ce qu’on allait lui demander.

– Va chez Copy, supplia Dora.

Il n’y avait donc plus rien qu’elle pouvait dissimuler aux enfants ?

– C’est trop dangereux.

– Il faut que tu le fasses, il faut absolument que tu le

fasses, tu vois bien comme on est tous désespérés.

– Maintenant je vais dormir. Il faut que je réfléchisse à un plan. Peut-être que j’y arriverai.

A cinq heures, Anna s’enferma de nouveau dans les toilettes. Elle ne pouvait pas laisser M. Zygomar croupir dans les prisons impériales ! Ses enfants avaient besoin de lui et, pour les enfants, elle était prête à prendre tous les risques.

Quand Anna eut le sentiment que la voie était libre, elle sortit des toilettes et monta en courant au premier étage. La porte de la salle des maîtres était entrouverte. Elle regarda à l’intérieur – et sursauta. Assis à la table, le dos tourné, M. Gontrand corrigeait des copies. Anna se plaqua contre le mur et se fit aussi petite que possible. M. Gontrand fumait la pipe, et son tabac sentait encore plus mauvais que celui de son grand-père. Elle réfléchit fébrilement. Il fallait trouver un moyen de le faire sortir de la salle. Mais comment ? Lui faire peur en jouant les fantômes pour qu’il s’enfuit ? Mais pouvait-on faire peur à M. Gontrand ? Une bouffée de tabac, puis une autre, chatouilla le nez d’Anna. Elle ne put se contenir davantage.

– Atchoum !

Le bruit retentit dans le couloir désert. Elle éternua une deuxième fois, puis une troisième. C'était si épuisant qu'elle n'eut pas la force de s'enfuir.

– Ho, ho, entendit-elle à l'intérieur de la pièce.

M. Gontrand apparut à la porte et la regarda, incrédule.

– Toi ? dit-il. Que fais-tu là ?

Anna avait cessé d'éternuer. Elle essuya de la main son nez qui dégoulinait.

– Mais non, pas comme ça, dit M. Gontrand en fronçant les sourcils.

Il fouilla dans la poche de son pantalon et en tira un mouchoir en papier froissé qu'il tendit à Anna. Elle se moucha.

– Tu sembles avoir le nez sensible, dit M. Gontrand, avec une certaine compassion. Tu devrais te rincer les voies nasales chaque matin avec un verre d'eau froide, ça les renforce. Je le fais depuis vingt-cinq ans et je n'ai jamais attrapé de rhume.

Il hocha la tête de manière significative et Anna se dit que la meilleure chose était de faire pareil. Soudain M. Gontrand fronça les sourcils.

– Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Allez, dis-moi !

« Rien », voulut dire Anna, mais cette voix étrange en

elle, qui l'avait déjà surprise plusieurs fois, la devança et dit :

– Votre femme...

M. Gontrand eut l'air surpris.

– Ma femme ?

– Votre femme a appelé et comme j'étais revenue pour chercher mon livre de lecture – elle le tira de sous son chandail et le montra à M. Gontrand – M. Colluchon m'a vue et m'a demandé de vous transmettre ce qu'elle a dit.

C'était une phrase terriblement longue qui lui prit tout son souffle, mais qui semblait avoir apaisé M. Gontrand.

– Vraiment ? Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Elle vous demande de bien vouloir acheter deux barquettes de fraises quand vous rentrerez à la maison.

Encore une fois Anna ne comprit pas comment l'idée des fraises lui était venue ; peut-être parce qu'elle-même adorait le gâteau aux fraises, que c'était la fin mai et que la saison des fraises avait commencé ?

Les yeux de M. Gontrand s'allumèrent.

– Des fraises ? demanda-t-il. Vraiment ? Des fraises ? Mais c'est excellent, excellent ! Tu sais, depuis des années, on n'en a plus mangé. Ma femme disait que

les fraises font grossir, surtout la crème fouettée qu'on mange avec. Elle semble avoir changé d'avis.

M. Gontrand se frottait les mains de plaisir.

– Est-ce qu'elle a parlé de crème fouettée ? demanda-t-il avec une pointe d'angoisse dans la voix.

Rien ne lui venait plus à ce sujet. Anna hochait la tête.

– Il faut que vous en apportiez un demi-litre, dit-elle hardiment.

– Mmmm ! Magnifique ! dit-il, avec une petite caresse sur la tête d'Anna.

Il retourna dans la salle et en ressortit avec sa serviette de cuir usée, pleine à craquer.

– J'y vais, j'y vais, dit-il avec un clin d'œil en passant devant Anna.

Retenant son souffle, celle-ci entra dans la pièce attenante. Rien n'avait changé, Copy luisait dans toute sa splendeur bleu lavande.

– JOUR ANNA.

Les lettres scintillaient sur le petit écran noir.

– Bonjour Copy, murmura Anna en touchant le métal froid. J'avais peur de venir.

Copy garda le silence, mais le couvercle sembla pencher un peu sur le côté, comme s'il hochait la tête.

– J'ai de nouveau besoin que tu m'aides, dit Anna, en

montrant le livre à Copy. Cette fois-ci, j'ai besoin de deux copies. Tu peux y arriver ?

– JE VAIS ESSAYER.

Anna remarqua que les réponses de Copy étaient toujours courtes. Elle compta le nombre de lettres qui avaient place sur le petit écran. Seize. Il ne fallait donc jamais lui demander une chose qui nécessitait une réponse compliquée.

– Un jour, peut-être, je pourrai aussi faire quelque chose pour toi, dit Anna.

– BAVARDER, répondit Copy sur son écran carré.

A cet instant, on entendit la voix irritée de M. Colluchon dans le couloir.

– Mais qu'est-ce qui se passe ici, nom d'une pipe ?

Le cœur d'Anna s'arrêta. Les pas de M. Colluchon retentissaient déjà dans la salle des maîtres. Il grommelait tout haut en marchant.

– DANGER ; les lettres brillaient sur l'écran.

– Aide-moi, aide-moi, supplia Anna.

Le capot de la machine se souleva et Anna comprit tout de suite qu'elle devait se glisser dans cette cachette qui ressemblait à la gueule d'une baleine.

– Merci, murmura-t-elle en grimpant sur la plaque de verre.

Le capot redescendit sur elle. Anna se pelotonna et retira encore un de ses pieds qui dépassait. Ce faisant, son gros orteil toucha le bouton de démarrage. Le couvercle se referma et tout devint obscur.

Alors tout se passa incroyablement vite. Une rangée d'éclairs bleus l'éblouit. Les entrailles de Copy grondèrent si fort qu'elle en eut mal aux oreilles. Elle fut ballottée en tous sens, ses muscles se tendirent. Mille couleurs tourbillonnèrent autour d'elle. Elle eut l'impression qu'une force implacable la déchirait et lui arrachait une partie d'elle-même, mais étonnamment elle n'avait pas peur. Un instant, elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, elle entendit comme à travers du coton la voix bougonne de M. Colluchon. Elle souleva le capot de quelques centimètres en plissant les yeux. Juste à côté d'elle, si près qu'elle pouvait sentir son odeur, le concierge parlait à une jeune fille qui, honteuse, se tenait devant lui les bras ballants.

La jeune fille était mince, de taille moyenne. Elle portait un jean délavé et un pull en mohair rouge foncé. Ses cheveux auburn étaient courts, à part sa frange qui tombait bas sur son front. Ses yeux, dont la couleur était difficile à décrire, étaient gris bleu, et ses oreilles, nettement décollées.

Il ne fallut qu'une seconde à Anna pour la reconnaître. Bien sûr qu'elle la connaissait, elle la connaissait même par cœur ! C'était elle, Anna, quand bien même elle se trouvait toujours sous le couvercle. Comment était-ce possible ! On ne pouvait pas comme ça lui voler son visage et son corps ! Hors d'elle, oubliant pourquoi elle s'était cachée, Anna se redressa et sauta sur le sol.

– Hé, toi ! dit-elle à l'autre Anna. Qui es-tu ?

– Je suis Anna, dit la jeune fille, tout aussi indignée. Et toi ?

M. Colluchon, tout raide dans sa blouse bleue, se tenait face aux deux filles. Ses yeux glissaient d'une Anna à l'autre.

– Que diable se passe-t-il ici ? s'écria-t-il en reculant d'un pas. Ce n'est pas possible ! Il n'y a jamais eu de jumelles dans cette école !

La mine combative, la nouvelle Anna campa ses mains sur les hanches.

– Vous ne venez pas de boire une bière ? demanda-t-elle d'un ton incisif.

– Quel rapport avec cette affaire ? s'écria le concierge.

– Ou peut-être même deux ? dit Anna épaulant son sosie.

M. Colluchon, de plus en plus confus, semblait presque intimidé.

– Et même si c'était trois ou quatre, ça ne te regarde absolument pas.

– Vous êtes un peu ivre, n'est-ce pas ? Vous pouvez donc voir double.

– C'est... c'est d'une insolence ! balbutia M. Colluchon qui pâlit.

– Ecoutez, reprit l'autre Anna, vous savez très bien que vous n'avez pas le droit de boire de l'alcool pendant vos heures de travail.

– J'ai la tête parfaitement claire et je peux très bien me tenir sur une jambe, les yeux fermés, sans trembler.

C'est ce qu'il fit, se tenant droit comme un i, les bras écartés.

– Pourtant vous voyez double, dit l'autre Anna. C'est bien la preuve. Maintenant veuillez sortir et me laisser seule. Sinon j'informerai la direction que vous travaillez en état d'ébriété.

– Mais c'est insensé, c'est inouï ! fit M. Colluchon en essuyant la sueur de son front. Si j'avais osé, de mon temps, être aussi impoli, mon Dieu...

– N'ayez crainte, reprit l'autre Anna d'un ton plus amical. Je dois copier quelque chose pour M. Gontrand.

Je ne fais rien d'interdit. Allez donc vous allonger. Peut-être que des compresses froides vous soulageraient.

– Bon... bien... dit M. Colluchon, respirant de plus en plus difficilement. Son visage, d'abord tout pâle, fonçait maintenant. Bon... bien... bon... répétait-il comme un disque rayé.

Il se retourna et se dirigea vers la porte en traînant les pieds.

– Attends un peu la prochaine fois... murmura-t-il, la prochaine fois... Sa voix s'estompa. Il était sorti.

L'autre Anna partit d'un énorme et irrépressible fou rire.

– Alors, qu'est-ce que tu dis de ça ? demanda-t-elle enfin.

La première Anna (comme il faut bien que nous l'appelions pour l'instant) avala sa salive.

– Tu es complètement folle ! Si ça se savait !

– Bah, sois contente que j'aie pu nous sortir de ce pétrin !

– Comment tu as su qu'il avait bu de la bière ?

– T'as jamais entendu parler du don d'observation ? Il avait un peu de mousse sur la moustache, c'est tout.

Anna fit un signe de tête approuvateur.

Soudain elle prit conscience de cette chose incroyable :

elle se trouvait en face d'elle-même.

– Tu sais ce qui s'est passé ? Je crois que je me suis copiée moi-même. C'est bien ça ? demanda-t-elle en se tournant vers Copy dont le bourdonnement semblait étrangement faible et déprimé.

– **MALHEUREUSEMENT** se forma de façon peu lisible sur l'écran noir. Les lettres, qui vacillaient violemment, s'effacèrent au bout de quelques secondes, comme si Copy était trop épuisé pour répondre.

– Mais je suis toi aussi, dit l'autre Anna, comme tu es moi – nous sommes toutes les deux moi. Ou bien je suis nous.

Elle s'arrêta.

– Est-ce que je peux te dire tu, quand en fait tu es moi ?

– En tout cas, moi, je suis l'original, fit remarquer la première Anna avec un léger sentiment de supériorité.

Aussitôt un doute profond lui vrilla le ventre : l'était-elle vraiment ? Était-elle toujours elle-même ? Ou s'était-elle en quelque sorte échangée contre elle-même ? Tout cela était incroyablement compliqué ! Comme si l'autre Anna avait deviné ses pensées (ou peut-être avait-elle les mêmes, puisqu'elle était aussi Anna), elle fit remarquer, avec une pointe de dédain :

– D'où tiens-tu que tu es l'original ? Je trouve que nous avons toutes les deux les mêmes droits.

La première Anna avança vers l'autre.

– Ouvre la bouche ! ordonna-t-elle.

– Comment ça ? Qu'est-ce que tu me veux ? Tu n'as pas à me commander !

– Et si je te le demande ?

– D'accord.

A contrecœur, elle ouvrit la bouche. La première Anna examina ses dents.

– Oui, c'est bien ça, dit-elle soulagée, tu n'as pas de plombages.

– Et qu'est-ce que ça veut dire ?

– Que tu es la copie. Moi, j'ai des plombages. A son tour elle ouvrit la bouche, montrant les dents du fond. Tu vois ? Copy remet tout à neuf. Dans le livre, il a aussi effacé la tache.

– C'est vraiment nul, murmura l'autre Anna, apparemment blessée (ou était-elle triste ?), de tout de suite chercher des différences.

– En tout cas nous deux, dit la première Anna, il faut que nous puissions nous différencier. Je propose que nous nous donnions deux noms différents.

– Je m'appelle Anna comme toi, dit l'autre Anna.